

Un banc en partage

Par Dominique ROFFET

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques-uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancereel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif

- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théatronautes** » **proposent des outils qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-sept ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelle) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

UN BANC EN PARTAGE

Personnages :

BENJAMIN : Senior, Âge indéfini. Tenue traditionnelle du clochard.

LOUISE : Environ 35 ans. Vêtue de vêtements dépareillés. Encombrée d'un gros sac.

Décor :

Quelque part dans une rue, sur une place, dans un jardin public. Un banc, des sacs de toutes tailles et formes.

(Benjamin s'éveille, s'étire, se gratte vigoureusement, puis commence sa gymnastique en utilisant le banc (encombré de ses sacs) comme une barre de danse.

Louise entre, portant gaillardement un gros sac, et le surprend en plein entrechats. Elle toussote discrètement pour prévenir Benjamin de sa présence. Benjamin se fige, mécontent d'avoir été surpris durant son exercice un peu ridicule)

LOUISE *(sur un ton plus poli que timide)* : Bonjour... *(Plus fort)* Bonjour. *(Benjamin a un grognement)*
Je ne voudrais pas vous déranger...

BENJAMIN : C'est à quel sujet ?

LOUISE *(montrant le banc)* : Je peux m'asseoir un moment sur votre banc ? J'ai les jambes en coton. Je me ferai toute petite.

BENJAMIN : C'est pas un banc, c'est ma barre d'exercice.

LOUISE : Vous êtes danseur ?

BENJAMIN : J'ai une tête de danseur ?

LOUISE *(amusée)* : Je ne sais pas, je n'en connais pas personnellement... Je peux ?

BENJAMIN *(avec réticence)* : Si vous salissez pas.

(Il observe Louise qui s'installe sur une demi-fesse, dans le peu d'espace disponible, après avoir essuyé la minuscule surface du banc avec une mimique circonspecte)

BENJAMIN : Je parlais de mon banc, pas de vos habits...

(Confuse, elle se relève brusquement, essuie de nouveau vigoureusement le banc)

LOUISE Excusez-moi. *(Elle montre le banc dépoussiéré)* C'est bon, comme ça ?

BENJAMIN *(avec une moue réticente)* : Ouais, ça peut aller...

LOUISE *(elle s'époussette le bas du dos)* : Et là, c'est propre ?

BENJAMIN *(ignorant la question et après l'avoir longuement observée)* : T'es pas de la cloche, toi ?

LOUISE : Si, pourquoi ?

BENJAMIN : Alors, pas depuis longtemps.

LOUISE *(peu convaincante)* : Oh ! J'ai déjà pas mal... *(Elle cherche l'expression qu'elle croit la plus appropriée et la prononce avec un accent des faubourgs exagéré)* ... Roulé ma bosse.

BENJAMIN : Pas à moi ! Quand on s'époussette encore le popotin, c'est qu'on vient de débarquer.

LOUISE : Vous m'avez demandé de ne pas salir...

BENJAMIN : Et t'as compris de travers. *(Se tapant le front de l'index)* Dans la rue, faut se servir de ça, sinon, on meurt. Propre, mais on meurt.

LOUISE : Je... J'en tiendrai compte.

BENJAMIN : Tu fais ce que tu veux, je suis pas ton bygmalion.

LOUISE : Pygmalion.

BENJAMIN : Oui, ben, quand je te demanderai ton avis...

LOUISE : Excusez-moi, j'ai toujours rêvé d'être prof.

BENJAMIN : Tout s'explique... Tu vas commencer par arrêter de t'excuser à tout bout de champ. C'est vrai, c'est pénible.

LOUISE : Je ne le ferai plus, désolée.

BENJAMIN (*après l'avoir longuement dévisagée*) : Bon, je vois qu'y a du boulot. (*Il lui indique la place sur le banc, à côté de lui*) Reste pas plantée là, tu me donnes le tournis. Assieds-toi.

(*Louise entreprend de pousser un peu les sacs pour se créer un espace, fait tomber le tout, tente maladroitement de rattraper le dernier sac, manque de se retrouver par terre*)

BENJAMIN : Attention ! C'est fragile.

LOUISE : Je suis navrée. (*S'apercevant qu'elle vient une nouvelle fois de s'excuser*) Non, non, je ne suis pas en train de m'excuser, je suis seulement...

BENJAMIN : Maladroite ?...

LOUISE : Vous avez remarqué ?

BENJAMIN : Faudrait être aveugle. (*Il range soigneusement ses sacs à côté du banc*) Bon ça craint plus rien, tu peux t'asseoir.

LOUISE (*elle s'assied, avec un soulagement manifeste*) : J'ai les pieds en compote, je n'ose même pas regarder. Je marche depuis ce matin.

BENJAMIN : C'est bon pour la circulation.

LOUISE : Vous marchez, vous aussi ?

BENJAMIN : Je suis plutôt un sédentaire.

LOUISE : Vous avez une bonne circulation ?

BENJAMIN : C'est ça. Tu vas rester longtemps ? Non, parce que je te vois t'installer, faire le ménage, me donner des cours de français.

LOUISE : Vous venez juste de m'inviter à m'asseoir.

BENJAMIN : Je me demande si c'était une bonne idée.

LOUISE : Je ne suis pas toujours aussi empotée.

BENJAMIN (*il la regarde, circonspect*) : J'ai pas l'habitude de croire les gens sur parole.

LOUISE : Vous êtes un sage.

BENJAMIN : Je suis toujours en vie.

LOUISE (*elle est sur le point de répliquer mais se ravise*) : Je vois bien que vous avez de l'expérience. C'est important, l'expérience, non ? Surtout dans la rue.

BENJAMIN : Ça, je pourrais t'en raconter...

LOUISE (*saisie d'une idée soudaine*) : Vous ne voudriez pas m'enseigner ?...

BENJAMIN : Quoi ?

LOUISE : La rue.

BENJAMIN : Je croyais que t' étais une cloche de compétition ?...

LOUISE : J'apprends vite.

BENJAMIN : C'est que la rue, ça s'apprend pas, ça se vit... Et puis, qu'est-ce que j'y gagne ?

LOUISE (*elle fouille ses poches*). Il me reste un billet de cinq Euros.

BENJAMIN : Je parlais pas de ça. Qu'est-ce que j'ai à y gagner de vraiment utile ?

LOUISE : Je pensais que l'argent... Je ne voulais pas vous offenser.

BENJAMIN : T'inquiète, cinq Euros c'est pas une insulte.

LOUISE : Alors, vous les voulez ?

BENJAMIN : Holà ! Je suis pas un véniel !

LOUISE : Vénal.

BENJAMIN : Écoute-moi une bonne fois pour toutes ! T'as pas été prof et je vois bien que ça te manque, mais tu te retiens, compris ? Tu te retiens !

LOUISE : D'accord, je me retiens.

(Un moment de silence. Louise, pour se donner une contenance, vérifie les plis de ses vêtements, sous le regard de Benjamin)

BENJAMIN : Il te plaît, mon banc ?

LOUISE : Oui. Je vous remercie.

BENJAMIN : Y a pas de quoi. Profite, ça durera peut-être pas.

LOUISE : Alors, je peux rester ?

BENJAMIN : Oui, mais t'es en CDD.

LOUISE : Alors, je peux vous demander ce que vous y gagnez ?

BENJAMIN : De la compagnie. Ça, c'est vraiment utile.

(Il se prélasse. Louise prend peu à peu ses aises, sort un misérable nécessaire à maquillage de son sac et se refait une beauté, sous le regard médusé de Benjamin)

BENJAMIN : C'est la première fois que je vois une cloche se ravalier la façade.

LOUISE : Je sais que c'est un peu ridicule, mais ça m'aide à tenir, à me souvenir...

BENJAMIN : C'est dangereux.

LOUISE : Quoi ?

BENJAMIN : Les souvenirs. Ça te creuse dans la cervelle, comme un ver et après...

LOUISE : Après ?

BENJAMIN : Je me comprends...

LOUISE : Je ne pleurniche pas sur mon sort. Je me demande seulement ce que je n'ai pas compris. À quel endroit je me suis trompée.

BENJAMIN : Bienvenue au club... On débarque tous ici, catapultés par un énorme coup de pied au cul

qu'on n'a pas vu arriver. Après, on peut toujours se poser des questions sur le pourquoi du comment, y a pas de réponse. Bon, au lieu de philosopher, t'aurais pas un petit creux ?

LOUISE : Je vous remercie. J'ai mangé un fruit ce matin.

BENJAMIN (*stupéfait*) : Un fruit ? T'as bien dit un fruit ?

LOUISE : C'est bon pour la santé, plein de vitamines.

BENJAMIN (*stupéfait*) : Tu te maquilles, tu manges des fruits, t'es vraiment quelqu'un !

LOUISE : Je n'ai rien non plus contre le saucisson.

BENJAMIN : À la bonne heure ! C'est moi qui régale.

(Il commence à fouiller dans un de ses sacs)

LOUISE : Non, je vous assure, ça ira.

BENJAMIN : Chez moi, on refuse pas une invitation.

LOUISE : Dans ces conditions...

(Il extrait de son sac différents objets avant de faire apparaître une boîte entamée sans étiquette)

LOUISE : Laissez-moi vous aider.

BENJAMIN : Pas touche ! C'est moi le maître de maison.

LOUISE : Alors, je laverai la vaisselle.

BENJAMIN (*il regarde la boîte d'un air dubitatif*) : Je sais pas si ça lui fera vraiment plaisir... *(Il porte fièrement la boîte à hauteur de ses yeux)* « Consommé de merveilles aux truffes ».

LOUISE : C'est quoi, des merveilles ?

BENJAMIN (*après avoir réfléchi*) : C'est... Eh ben, c'est... Si t'arrêtais de m'embrouiller ? *(Il repose la boîte et sort un minuscule morceau de saucisson)* Ah ! Tu vas être contente. Charcuterie de nos montagnes !

(Il tend le saucisson à Louise, ainsi qu'un couteau)

LOUISE (*commence à découper*) : Je fais des tranches fines, c'est meilleur.

BENJAMIN (*l'observe un moment, vaguement inquiet*) : T'aurais pas l'intention de te couper ? C'est qu'il est aiguisé, mon couteau.

LOUISE : Je casse souvent des trucs, mais, me couper, c'est plus rare.

BENJAMIN : Si tu le dis... *(La surveillant du coin de l'œil, il sort un morceau de fromage)* Plateau de fromages affinés à la ferme. *(Une bouteille de vin à moitié vide)* Château... *(Il approche l'étiquette de ses yeux, feignant d'avoir du mal à la déchiffrer)* Château... L'étiquette est arrachée. *(Il ôte le bouchon et renifle)* Mais, à l'odeur, c'est du vieux. *(Il s'empare de deux gobelets en plastique, en remplit un qu'il tend à sa compagne, laquelle refuse d'un geste de la main)* T'as pas soif ?

LOUISE : Il n'en reste presque plus. Je ne voudrais pas vous priver.

BENJAMIN : Boire tout seul, jamais de la vie !

(Il lui tend le gobelet en même temps qu'elle lui propose du saucisson. Ils se font maladroitement des politesses)

(Louise, après avoir goûté le vin et fait une grimace, se retenant de recracher)

LOUISE : C'est du vieux, vous avez raison. On trouve ça dans le commerce ?

BENJAMIN : C'est pas une boisson de petit Mickey, c'est sûr. Par contre, le saucisson, je suis un peu déçu. C'est vrai que je suis un connaisseur.

LOUISE : Je le trouve parfait.

BENJAMIN : Moi, je le trouve trop salé.

LOUISE : C'est dans votre tête.

BENJAMIN : Hein ?

LOUISE : Quand on n'est pas satisfait de son sort, on se met à tout trouver trop salé. Ou pas assez.

BENJAMIN : Comprends pas...

LOUISE : Quand on ne voit que le mauvais côté des choses.

BENJAMIN : Le verre à moitié vide ou à moitié plein, ça, ça me parle. Tu pouvais pas le dire plus tôt, au lieu de faire des ronds de jambe avec les mots ?

(Ils mangent un moment en silence et ont bientôt fini leur maigre repas)

LOUISE : Merci pour le repas. Je crois que je ferais mieux d'y aller.

BENJAMIN : T'es pressée, maintenant ?

LOUISE : Mes pieds vont mieux.

BENJAMIN : Tu vas où ?

LOUISE : Là où ils me conduisent.

BENJAMIN : T'as confiance en eux ? Moi, les pieds... T'es pas bien ici ?

LOUISE : Si.

BENJAMIN : Comme tu sais pas où tu vas, tu risques pas d'être en retard.

LOUISE : On m'y attend peut-être.

BENJAMIN : Qu'est-ce que tu fous dans la rue, déjà ?

LOUISE : Je ne vous l'ai pas dit.

BENJAMIN : Alors ?

LOUISE : Je cherche quelqu'un.

BENJAMIN : On peut savoir ?

LOUISE : Non.

BENJAMIN : T'es pas obligée.

LOUISE : Je sais. Je crois que je vais rester encore un peu.

(Noir)

(Benjamin, seul, a dressé le banc verticalement et, juché au sommet, observe loin devant lui, une main en visière. Louise entre et le regarde longuement sans comprendre)

LOUISE : Qu'est-ce que vous fabriquez là-haut ?

BENJAMIN : Ça se voit pas ? Je guette.

LOUISE : Depuis qu'on se connaît, c'est la première fois que je vous vois guetter.

BENJAMIN : Tu sais pas encore tout de moi, un homme doit savoir protéger ses mystères.

LOUISE : C'est intéressant ?

BENJAMIN : Quoi ?

LOUISE : Ce qu'on observe de là-haut ?

BENJAMIN : On y voit l'avenir, le passé, le destin de l'Homme.

LOUISE : Tout ça ? Je peux voir ?

(Louise fait mine de monter rejoindre Benjamin au sommet du banc)

BENJAMIN : Y a pas la place pour deux. Attends, je descends.

(Benjamin descend. Louise commence une ascension périlleuse, sous le regard inquiet de Benjamin qui n'ose pas trop l'aider, ne sachant où poser ses mains. Louise porte sa main en visière au-dessus de ses yeux)

LOUISE (*Décue*) : Oh !...

BENJAMIN : Ça te plaît ?

BENJAMIN : C'est ça, le destin de l'Homme ? Des voitures, sur le périphérique. Mille dans un sens, mille dans l'autre.

BENJAMIN (*gourmand*) : On se régale, hein ? Moi, je me lasse pas.

LOUISE : Tous ces gens enfermés dans leurs boîtes à pétrole. J'en ai froid dans le dos. On se demande s'ils se rendent vraiment compte de ce qui leur arrive. Comme s'ils étaient condamnés à tourner en rond comme ça toute leur vie. Un défilé de morts vivants.

(Louise tente de descendre, fait un faux pas et tombe dans les bras de Benjamin. Il la tient un moment, lui souriant d'un air satisfait, elle gênée)

BENJAMIN : T'en as des courbes, dis donc. Avec tes frusques, mes yeux s'étaient pas rendu compte, mais mes mains, si.

LOUISE : Mes courbes aimeraient que vous les déposiez, s'il-vous-plaît. (*Benjamin la remet sur ses pieds*) Merci.

(Benjamin recouche le banc et s'y installe, jouissant de la gêne de Louise)

BENJAMIN : Ah ! Ça fait du bien d'être chez soi !... Eh ben, tu t'assieds pas, t'es devenue timide ?

LOUISE : Mes courbes sont un peu effarouchées...

BENJAMIN : Je t'invite sur mon banc, pas dans mon lit. Depuis qu'on se connaît, t'aurais pu te déguinder un peu.

LOUISE : Me quoi ?

BENJAMIN : Déguinder. Devenir moins guindée, quoi.

LOUISE : Finalement, j'aime bien la façon dont vous inventez des mots. C'est frais, poétique.

BENJAMIN : C'est ça, fous-toi de moi... (*Il plonge la main dans une poche, en retire de la monnaie qu'il se met à compter*) Pas bézef... T'as récolté combien, aujourd'hui?

LOUISE : Je n'ose pas vous le dire

BENJAMIN : Si peu ?... Montre. (*Louise lui remet quelques pièces de monnaie. Il les regarde d'un air dégoûté avant de les lui rendre*) Avec ça, on n'ira pas loin. Pas étonnant vu la façon dont tu fais la manche.

LOUISE : Je sais que je m'y prends mal. (*Avec un sourire triste*) La première fois je me suis même laissé voler tout ce que j'avais gagné.

BENJAMIN : Tu t'y prends pas du tout, oui

LOUISE : Je ne veux pas déranger les gens.

BENJAMIN : Ça, pour pas les déranger, tu les déranges pas. C'est tout juste s'ils se rendent compte que t'es là.

LOUISE : J'ai quand même accompli des progrès ?

BENJAMIN : Dans le camouflage, oui ! Montre-moi un peu comment t'as perfectionné ta technique. Imagine que je suis un passant. Voilà, je suis un passant, vas-y.

(Benjamin mime un passant, le nez au vent. Louise s'approche timidement de lui)

LOUISE (*dans un souffle*) : Bonjour.... Je...

(Benjamin poursuit son chemin, comme si de rien n'était. Après quelques mètres, il se retourne)

BENJAMIN : Alors, tu commences ?

LOUISE (*consternée*) : C'est commencé.

BENJAMIN : J'ai rien entendu. Réessaye.

(Benjamin se recompose l'attitude du passant)

LOUISE (*plus fort que la première fois*) : Bonjour... Beau temps, n'est-ce pas ?... (*Elle se décompose progressivement jusqu'à ne plus pouvoir parler*) Je... Vous passez souvent par ici... Je vous ai déjà remarqué... Vous... Vous m'avez remarquée aussi ?... Dans la vie, il faut s'entraider... Oui, c'est ça, s'entrai...

BENJAMIN : Mais, qu'est-ce que tu fous ?

LOUISE : J'établis le dialogue, je fais connaissance.

BENJAMIN : Et tu crois qu'il va te donner la pièce rien que parce que tu lui racontes ta vie ? Tu lui as même pas tendu la main !

LOUISE : Ah non ! La main, jamais !

BENJAMIN : Comment tu veux qu'il comprenne que tu lorgnes son fric ?

LOUISE : J'ai trop honte.

BENJAMIN : Ah oui ? Et ta manière de l'aborder, elle te flanque pas la honte ? On dirait une pute débutante qui va proposer une passe à un micheton.

LOUISE (*indignée*) : Oh !

BENJAMIN : Si t'as honte, change de métier. Quand on a faim, on n'a pas les moyens d'avoir honte. Et d'ailleurs, la honte, elle est de quel côté, de celui qui demande ou de celui qui donne ?

LOUISE : Vous êtes dur.

BENJAMIN : Si tu veux survivre, faudra t'endurcir aussi. La manche, c'est pas une conversation de salon. Si tu veux des sous, tu tends la main, tu réclames, tu t'imposes.

LOUISE : Jamais je ne pourrai !

BENJAMIN. C'est ça ou crever la dalle ! Qu'est-ce que tu crois ? Que les gens ont envie de te filer un coup de main rien que parce que t'oses pas leur tendre la tienne ? Dans la rue, y a deux catégories de donneurs : ceux qui te refilent une pièce en douce, pour se donner bonne conscience et les autres. Ceux-là, faut leur coller au cul jusqu'à ce qu'ils craquent, pas les lâcher avant qu'ils en puissent plus et te jettent des pièces jaunes comme s'ils te claquaient une baffe. Dans les deux cas, ils vont te détester. Qu'est-ce que tu préfères ? Vouloir être aimée le ventre vide ?

LOUISE : Vous êtes si pessimiste.

BENJAMIN : Réaliste. La rue, ça apprend à regarder les choses en face. Bon, on reprend depuis le début. Et, cette fois-ci, tu mets le paquet.

(Benjamin redevient le passant)

LOUISE (*avec une gouaille outrancière à l'opposé de sa personnalité*) : Eh, beau mec, t'as de la thune pour ma pomme ? (*Benjamin s'arrête, sidéré*) Je vois bien à ton blaze que t'es pas un coincé du morlingue. Allez, aboule le pèze.

BENJAMIN : Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es malade ?

LOUISE : Vous m'avez dit de mettre le paquet.

BENJAMIN : Pas à ce point-là. Et où t'as trouvé des mots pareils ?

LOUISE : Je... Ne le répétez à personne... (*Rougissant*) J'ai lu tout San-Antonio, quand j'étais adolescente.

BENJAMIN : Ben, toi alors... Pour ce qui est de la manche, tu pourrais pas trouver un ton entre les deux ?

LOUISE : Je vais m'appliquer.

(Il l'observe en silence)

BENJAMIN (*dubitatif*) : Ouais... (*Un silence*) Je peux te demander un truc ? On se connaît depuis combien de temps, tous les deux ?

LOUISE : Je ne sais pas. Quinze jours ? Trois semaines ?

BENJAMIN : Déjà ? C'est vrai que depuis que tu t'es pointée dans mon chez moi, t'es jamais là à plein temps. Je vais te dire, tu clignes.

LOUISE : Je clignote ?

BENJAMIN : Tu disparais et puis te revoilà. Un jour t'es là et le lendemain, hop ! Évaporée. Je me demande d'ailleurs où tu vas quand tu fiches le camp sans prévenir ?

LOUISE : Je vous l'ai dit, je cherche quelqu'un.

BENJAMIN : Tu l'as pas encore trouvé ?

LOUISE : J'ai failli, à plusieurs reprises. On me le décrit à deux rues de là et, quand j'arrive, il vient de partir. Il réapparaît un peu plus loin, pour s'évanouir de nouveau.

BENJAMIN : Si tu me disais qui c'est, je pourrais t'aider. Je connais beaucoup de monde, dans le coin.

LOUISE : Lui, il n'y a que moi qui pourrai le retrouver.

(Benjamin est sur le point de poser une question, mais se ravise. Un silence)

BENJAMIN : Déjà trois semaines, dis donc ! Ça passe vite.

LOUISE : Moi, j'ai trouvé que ça passait plutôt lentement.

BENJAMIN (*vexé*) : Dis tout de suite que tu t'emmerdes avec moi...

LOUISE : Le temps peut s'écouler lentement sans qu'on s'ennuie. J'aime bien discuter avec vous, même si je ne suis pas très bavarde.

BENJAMIN : Une porte de prison, oui, dès qu'il s'agit de parler de toi. Moi, la tchatte, les engueulades sur tout et son contraire, brasser les grandes idées, ça me botte.

LOUISE (*moqueuse*) : Parler pour ne rien dire, j'avais remarqué.

BENJAMIN : C'est ça, continue de te payer ma tête. En tout cas, j'aimerais bien en connaître un peu plus sur toi, non mais c'est vrai, t'es qui, en vrai ?

LOUISE : Je vous raconterai plus tard, peut-être. Je ne promets rien.

BENJAMIN : Quand t'auras trouvé celui que tu cherches ? (*Un silence*) C'est à cause de lui que t'es dans la rue ? (*Un silence*) Et voilà, elle est devenue muette. Moi, tu veux connaître mes secrets ? J'ai rien à cacher.

LOUISE : Je ne voudrais pas être indiscreète.

BENJAMIN : Tu m'as bien regardé ? J'adore parler de moi, même si j'avais un boulot où fallait plutôt la fermer.

LOUISE : Laissez-moi deviner. Avocat ? Banquier ? Pas policier, quand même ? (*Elle rit pour elle-même*) Je pensais à curé. Quand on imagine tout ce qu'ils entendent sans avoir le droit de rien répéter. Alors, quel métier ?

(Il se lève soudain, se met au garde-à-vous, exécute un demi-tour réglementaire et commence à marcher au pas en chantant le refrain de la chanson « Les Affreux », Serge Reggiani).

BENJAMIN : « Mercenaire, mercenaire

Les filles, les dollars

Les florins, les roupies

Les pesettes et le pinard

C'est sa seule patrie à lui qui n'en a guère

C'est sa seule patrie, à lui qui n'en a pas

Mercenaire, mercenaire ».

LOUISE (*portant une main à sa bouche*) : Vous avez été mercenaire ? Un tueur professionnel ?

BENJAMIN : Pas mercenaire, légionnaire, nuance.

LOUISE : Quelle différence ?

BENJAMIN : Laisse tomber... Ah ! Nom de Dieu de bordel de Dieu, y fallait pas m'en promettre, à cette époque-là.

LOUISE : Vous êtes obligé de proférer toutes ces grossièretés ?

BENJAMIN. C'est pour me mettre dans l'ambiance. Si t'as pas le vocabulaire, tu perds du réalisme. Les mots, dans la guerre, c'est important. J'étais quelqu'un, je te jure. Putain que oui. On me respectait, on me craignait, on m'admirait. Dès qu'y avait du chambard quelque part, j'étais volontaire. Oui, mon capitaine ! À vos ordres, mon capitaine ! Une mission dangereuse ? Pour ma pomme. Plusieurs fois nommé à l'ordre du régiment. Décoré sur la place d'arme, devant tout le monde. Oui, Monsieur ! Gardez-vous ! Rompez ! Tiens, tu veux que je te raconte le jour où on a effectué une descente dans ce village ?

LOUISE : Je ne suis pas vraiment sûre d'apprécier la couleur locale...

BENJAMIN : On avait reçu plus que notre compte. Bien sûr, officiellement, on n'était pas là. Mission ultra secrète, des intérêts supérieurs, qu'on nous avait dit. Mais l'ennemi, lui, nous avait repérés, la preuve il nous canardait depuis ce village de merde et on avait déjà perdu pas mal de copains. Des types qu'on saurait jamais qu'ils étaient morts parce qu'ils étaient pas censés se trouver là...

LOUISE : Ne vous croyez pas obligé de me révéler des secrets militaires...

BENJAMIN : Attends, t'as pas entendu le plus beau. Fallait effectuer une manœuvre d'encercllement. On les a encerclés. (*Il mime l'action en même temps qu'il la décrit et tourne autour de Louise*) Imagine le village à dix heures par rapport à notre position. Tiens, mets-toi à dix heures, tu feras l'objectif.

LOUISE : Où ?

BENJAMIN : À dix heures. C'est pourtant pas compliqué. Moi, je suis ici, dix heures, c'est là, midi là, seize heures là, comme sur le cadran d'une montre.

(Il la place. Elle se laisse faire non sans réticence)

LOUISE (*un peu perdue*) : Je suis la grande aiguille ou la petite ?

BENJAMIN : Tu bouges plus. On devait jouer sur l'effet de surprise. Et pour être surpris, ils l'ont été. On a réussi à encercler la zone et là, on a vraiment mis le paquet. On les a arrosés à la mitrailleuse lourde, à la grenade défensive, on a même balancé des incendiaires. (*Il mime l'agression tandis qu'elle tressaille à chaque coup et se jette à plat ventre, les mains sur la tête. Benjamin s'accroupit derrière le banc, où il entasse des sacs, comme une barricade*) Tout ce qu'on avait sous la main y est passé. Ah ! Nom de Dieu ! On a enlevé la place en moins de deux, on est entrés dans le quartier au pas de charge, comme à la parade. En débouchant au milieu de la place, pétant de fierté, on a contemplé le résultat.

C'était... C'était... *(Il craque tout à coup)* C'était dégueulasse. La pire dégueulasserie qu'on peut imaginer. Y en avait partout. Des cadavres, du sang, un vrai carnage. Bon Dieu, y avait pas un seul combattant dans cet enfer. Des femmes, des enfants, des vieillards... *(Il se laisse tomber sur les sacs, entassés sur le banc et se met à pleurer. Elle se relève et tente de le réconforter, il la repousse sans brutalité)* Non, je mérite pas qu'on me plaigne.

LOUISE : Je ne vous plains pas. Vous n'en avez pas besoin. Vous aviez juste besoin qu'on vous écoute.

BENJAMIN *(essuyant ses larmes)* : J'étais une crapule, un salopard de première... Un assassin.

LOUISE : Et maintenant ? ...

BENJAMIN : J'avais encore jamais raconté cette histoire à personne. J'ai quitté l'armée peu de temps après. De retour au pays, j'ai vite compris que j'avais plus de place nulle part. Ni dans ma tête, ni dans celle des autres. Les anciens combattants, ils deviennent transparents. On veut bien qu'ils se chargent du sale boulot, mais, surtout, qu'ils la ferment en rentrant. La rue, elle, a bien voulu de moi...

(Ils se rasseyant sur le bac et demeurent un moment immobiles et silencieux)

(Noir)

BENJAMIN : Bon, faut prendre une décision.

(À SUIVRE)

POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com